

la véritable histoire du développement conscient des hommes. Sans aucun doute, c'est à cette pauvre déesse que Barbusse à recours aujourd'hui. A son tour, il essaye de nous faire croire qu'en octobre 1917 elle a pris pied sur terre, soudainement, au cours de la révolution bolchevique ; mais nous nous souvenons parfaitement de sa lamentable défaite, le 9 thermidor et dans les décades qui suivirent, pour espérer que l'histoire attende dans ses moments critiques l'appel de la raison, idéalisme creux, afin d'entrer dans la voie d'un développement définitivement harmonieux.

Et si telle est la philosophie de Barbusse, piège à démocrates et trompe-l'œil pour les ouvriers, nous la répudions catégoriquement...

**

Autre, toute autre, est la conception de Marx et d'Engels, celle des communistes, la nôtre.

« L'histoire contient, et fait apparaître au cours de son développement les conditions de l'émancipation humaine ». Car ce n'est pas d'un point de vue idéaliste, qui admet un cours « économique » plus ou moins cahotique des sociétés conjointement à un besoin idéal de voir réalisé tout à coup une harmonie raisonnable que nous envisageons l'histoire. Cette division, laissons-la aux démocrates, à ceux que l'ordre social satisfait tant soit peu, à ceux qui croient à la stabilisation des formes économiques. Nous envisageons l'histoire du point de vue du matérialisme dialectique, c'est-à-dire avec la certitude que le passage d'une forme de société à une autre, par degrés ou par révolutions brusques, n'est pas l'effet de l'arbitraire ou d'impulsions individuelles et « raisonnables », mais est déterminé par des nécessités historiques qui ont leur source dans la constitution même d'un type donné de société (9). Les étapes de l'évolution ne sont donc pas des moments choisis arbitrairement pour leur importance politique ou autre, et sans but tant que n'est pas réalisé l'état de liberté maximum qui doit permettre l'établissement d'un régime harmonique et non antagonique, mais sont les degrés réels d'une évolution nécessaire, qui progresse dialectiquement, par voie de contradictions constantes, et qui, convenablement interprétée, nous donne peu à peu les moyens de hâter cette évolution. C'est ainsi que s'enchaînent les trois principales formes de sociétés, esclavagiste,

(9) Pour nous éviter de faire un long exposé de la conception matérialiste de l'histoire, nous renverrons le lecteur au bref, mais excellent, chapitre du livre de Max Beer : *Karl Marx* (p. 102), et pour plus d'information aux ouvrages de Marx : *Critique de l'Économie politique* (La Préface), *Misère de la Philosophie*; d'Engels : *Philosophie, Économie politique, socialisme, Le Manifeste communiste*; de Boukharine : *La Théorie du Matérialisme historique*.

féodale (servage), et capitaliste ; et la dernière, dans son développement actuel et par l'usage de méthodes appropriés, peut faire place, plus rapidement que ne le pensent nos « idéalistes », à une société collectiviste dont le premier acte, pour assurer définitivement son développement ultérieur, sera d'instaurer la dictature du prolétariat.

C'est seulement en comprenant ainsi le développement historique que les hommes pourront y jouer quelque rôle. « Les hommes font eux-mêmes leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, mais dans certaines conditions déterminées ». (Marx.)

...Mais nous sommes loin d'H. Barbusse. Où est donc, dans cette conception révolutionnaire, le rôle des « esprits raisonnables » qui espèrent faire suivre les ténèbres d'une lumière soudaine ? Où est donc l'action de cette intelligence, dont Barbusse nous promet de « belles et claires repréailles » ?

**

C'est maintenant l'étude qui reste à faire, celle qui nous apprendra réellement quelle est la conception idéaliste d'H. Barbusse (10). C'est aussi la plus subtile. Mais c'est probablement là que nous aurons l'occasion de voir quelle est la source fondamentale des contresens amoncelés à plaisir par l'auteur du Feu, et dont le développement méthodique ne peut qu'être néfaste au mouvement révolutionnaire.

Certes, on nous a accordé qu'une telle critique était urgente ; mais cette critique porte sur une pensée et des textes dont nous avons déjà passablement démontré l'insuffisance et la prétention, c'est-à-dire sur une matière tellement médiocre que la critique elle-même en est partiellement désarmée. Cela n'est pas pour l'empêcher de s'exercer ; mais il faut bien faire comprendre que nous poursuivons ici la découverte d'une équivoque beaucoup plus que la réfutation en règle d'une théorie — qui, du reste fait tous ses efforts pour paraître orthodoxe. Elle constitue un signe des temps — des temps difficiles et passablement confus que nous vivons à cet égard. Comment mieux justifier actuellement une « contribution à la création idéologique » que par la critique impitoyable d'un certain état d'esprit, trop répandu et qui trouve des attaches lointaines, dont le développement nous paraît limiter à priori toute création de ce genre.

Pierre NAVILLE.

(A suivre.)

(10) Cf à ce sujet les ouvrages d'H. Barbusse : *Clarté, La Lueur dans l'abîme, Le couteau entre les dents et le Manifeste aux intellectuels*, qui vient de paraître en plaquette, après avoir été publié en trois feuillets par *l'Humanité*.

NOTES

Comment les ouvriers armés prirent Shanghai (20-21 mars)

L'article qu'on va lire a été envoyé à la revue américaine The Nation, par son correspondant spécial en Chine, Frank Godwin, et publié dans son numéro du 27 avril. Cet article est daté de Shanghai du 26 mars. Il a donc été écrit avant la répression sanglante ordonnée par Tchang-Kai-Shek, contre les ouvriers révolutionnaires de Shanghai. L'intérêt historique d'un tel article est qu'il nous donne, d'un journaliste bourgeois libéral, une description de la révolution qui fit tomber Shanghai entre les mains des ouvriers chinois. Car ce sont bien, en effet, les ouvriers chinois qui ont chassé les Nordistes de Shanghai et ouvert leur propre ville, aux troupes nationalistes. On sait, depuis, comment ils furent désarmés et au profit de qui.

« Le samedi, 20 mars, les troupes de l'armée nationaliste approchaient de Shanghai ; les forces nordistes qui leur étaient opposées étant complètement défaites..

« Les troupes nordistes qui occupaient Shanghai étaient des troupes du Chantoung : « Les pires bandits, les pires assassins, les pires pillards, les pires incendiaires de toute la Chine », comme les qualifiait elle-même une haute personnalité officielle du Conseil Municipal étranger de Shanghai. Il semblait donc que la ville chinoise était vouée infailliblement, en cas de retraite des Nordistes, au même sort que les autres villes chinoises, si elle n'eût été protégée par l'irruption soudaine des ouvriers armés.

« Les syndicats de Shanghai ont été de tout temps de puissants organismes prolétariens, en dépit de la politique de répression qui fut toujours pratiquée à leur égard aussi bien par les étrangers que par les autorités chinoises réactionnaires. Il va sans dire que les syndicats de Shanghai sont, dans leur unanimité, aux côtés des nationalistes (comme l'est, d'ailleurs, ici, le peuple chinois tout entier). Bien entendu, les troupes anti-nationalistes leur ont livré une véritable guerre. On assassinait et on fusillait des ouvriers à bout portant dans la concession internationale où les assassins nordistes trouvaient toujours un refuge assuré. Mais, de cette guérilla, les ouvriers sortirent pourtant victorieux, par leurs propres moyens, en dépit de la terreur blanche et des atrocités innombrables commises par les autorités chinoises, de connivence avec les étrangers.

« Cependant, au moment de la retraite des Nordistes, les syndicats ouvriers, dont beaucoup étaient « en armes », prirent la décision de s'opposer à la mise à sac de la ville, projetée par les Nordistes. Dès que l'on apprit que les armées régulières du Sud étaient à une certaine distance de Shanghai, il se produisit dans la ville un vaste mouvement de masse qui n'était certes pas une occupation militaire, mais bien une véritable révolution. Les ouvriers de la ville chinoise s'emparèrent, après une lutte acharnée, des principaux points stratégiques de la ville, au Sud, l'Arsenal, au Nord, les postes de police. Ils s'emparèrent

des dépôts d'armes et de munitions, et, immédiatement, constituèrent un pouvoir régulier.

« Au sud de la ville, les cheminots, les travailleurs des tramways et des contingents d'ouvriers des fabriques, bien armés, avec le matériel pris à l'Arsenal, enlevèrent la gare du Sud aux troupes nordistes, après plusieurs heures de dur combat. Le drapeau du « Kuomintang » fut hissé au sommet de l'édifice. De la gare, des détachements ouvriers partirent pour conquérir les postes de police du secteur. Dans le nord de la ville, d'autres détachements ouvriers, principalement des P. T. T., des coolies et des ouvriers d'usine enlevèrent les postes de police, s'emparèrent des fusils et des revolvers qui y étaient déposés, et engagèrent la lutte contre la gare du Nord, située à la limite de la concession internationale et puissamment défendue par les troupes de Feng-tien, comprenant des blancs Russes, avec de l'artillerie lourde et un train blindé. Sur ce point, l'attaque commencée le lundi après-midi, 21 mars, dura jusqu'à mardi dans la soirée. Les contingents ouvriers, auxquels s'étaient joints des cheminots et des ouvriers d'imprimerie, s'élançèrent à l'assaut, essayant de déloger les troupes nordistes des toits et des fenêtres des maisons occupées. Ils tentèrent également de s'emparer du train blindé qui, allant et venant le long de la voie à travers le district, empêchait les ouvriers de progresser. Avec un courage admirable, les ouvriers escadaient les wagons, tirant, avec leurs fusils et leurs revolvers, à travers les ouvertures des blindages. Et cela, en dépit de pertes terribles, car des centaines d'ouvriers étaient fauchés à bout portant par les mitrailleuses et les canons de campagne. Les troupes du Nord, contre-attaquant, entreprirent de raser tout le quartier de la gare, en l'incendiant. Tout habitant était considéré par eux comme un ennemi ; quiconque se montrait dans les rues était descendu à coups de fusils, et des centaines de paisibles citoyens, depuis des vieillards jusqu'à des petits enfants furent abattus ou périrent dans les flammes.

« Toute la nuit de lundi, un immense incendie consuma cette partie de la ville ; mais, devant la résistance acharnée des ouvriers, la plupart des blancs Russes et des troupes chinoises nordistes, après avoir pillé les maisons, s'enfuyaient vers le Settlement pour s'y réfugier avec leur butin. Ce qu'ils purent faire en toute liberté.

« Cependant, toute la ville chinoise, à l'exception de quelques rues aux alentours de la Gare du Nord et le quartier dans lequel le combat se continuait, était maintenant dans les mains des travailleurs. Et les travailleurs entreprirent de faire régner dans la rue l'ordre et la paix. D'immenses manifestations célébrèrent bientôt la victoire des nationalistes. Une foule joyeuse emplissait les rues et, dans cette partie de la ville, les étrangers pouvaient circuler sans éprouver la moindre hostilité. Moi-même me suis promené à travers la rues, à pied et en auto, sans être aucunement injurié ni molesté par personne. La police des rues, sous le contrôle des ouvriers, n'était, en aucune façon, agressive ; et j'ai vu beaucoup de ces nouveaux gardiens de la paix publique se promener sans autre arme qu'une simple canne de bambou. Cependant, quelques pillards qui voulurent profiter de cette apparente nonchalance, furent immédiatement châtiés et exécutés... »

La suite de l'article a trait à l'entrée des troupes cantonaises et à l'attitude des puissances (notons que M. Godwin se montre particulièrement sévère à l'égard des britanniques dont il révèle une série d'abominables forfaits.)